

Péril en la Suisse du quaternaire

31:44:25. TELLES ÉTAIENT EN 1900 LES MENSURATIONS DE L'ÉCONOMIE SUISSE. PRÈS D'UN TIERS DE LA POPULATION ACTIVE TRAVAILLAIT ALORS dans l'agriculture, une petite moitié dans l'industrie et la construction, tout juste un quart dans les services et l'administration, qu'on n'appelait pas encore le secteur tertiaire. En un siècle, les proportions ont profondément changé: la Politique agricole 2007 concerne moins de 5% des personnes actives, dont 26.5% travaillent dans l'industrie et l'artisanat. Quant au secteur tertiaire, il a vu non seulement évoluer sa structure, suite à la forte diminution des services domestiques, mais surtout explorer ses effectifs, puisqu'il occupe actuellement déjà 70% de la population active. Dans les régions lémanique et zurichoise, ce sont même trois personnes sur quatre qui travaillent dans les services publics et privés. Le tertiaire a même tellement gonflé que les héritiers de Colin Clark et de Jean Fourastié l'ont subdivisé, rangeant dans le quaternaire les services de l'ère post-industrielle: formation, recherche et développement, information et communication. Riche de sa seule matière grise, la Suisse se situe tout naturellement parmi les pays où les activités, dépenses et recettes du secteur quaternaire sont les plus importantes.

Sauf que cette position avantageuse, primordiale pour l'avenir du pays, semble tout sauf assurée. De tous côtés, des cris d'alarme se font entendre. Le Fonds National de la Recherche Scientifique, qui célèbre ces jours le cinquantenaire de sa création, saisit cette occasion pour revendiquer une dotation en forte augmentation, y compris pour les sciences humaines et sociales. De son côté, le Secrétariat d'Etat à la Science et à la Recherche poursuit un programme multiannuel qu'il sait ambitieux

par rapport aux finances fédérales mais jugé trop modeste par rapport aux besoins de formation, recherche et technologie. Les HES et leurs réseaux ont essentiellement une mission de transmission de connaissances, et non de création de savoirs. Les entreprises privées, qui assument en Suisse une part relativement élevée des investissements dans la recherche et le développement, redimensionnent leur engagement en fonction de leur situation particulière ou des perspectives plus générales. Certaines vont même, à l'instar de Novartis, jusqu'à transférer leurs activités R+D outremer.

Comme si tout cela ne suffisait pas à faire redouter un relatif affaiblissement la place scientifique suisse, on voit se renforcer les facteurs de découragement. A commencer par la conjoncture économique, dont l'amélioration est régulièrement prédite pour le semestre prochain avant d'être tout aussi régulièrement reportée au suivant. Les velléités de plus en plus fortes chez Bush jr. d'organiser lui aussi sa croisade au Moyen-Orient assombrissent les perspectives en matière de stabilité internationale, de prix du pétrole et donc d'investissements ici et ailleurs.

Avec ces bruits de bottes, entendus après l'implosion de la Nouvelle Economie et sur fond de crise boursière, on ne trouve plus grand monde pour croire en la chance de sursaut de l'économie réelle, solidement industrielle et productive, en Suisse comme dans les principaux autres pays de l'OCDE.

Inutile d'opposer la Suisse solidaire et la Suisse quaternaire. Mais il n'empêche qu'après les efforts pour Expo.02 ou Swiss(air), il en faudra d'autres, probablement aussi risqués mais certainement plus essentiels. YJ

Sommaire

Finances: La comptabilité compatible (p. 2)

Entreprises: La voie lactée (p. 3)

Idées: Les partis sont mortels, pas les aspirations des hommes (p. 4)

Expo.02: Une exposition à construire soi-même (p. 5)

Forum: Privatiser la culture en Suisse: fantôme réactionnaire ou vision d'avenir (p. 6)

La vue des Alpes (2): Les vallées de Dieu (p. 7)

La comptabilité compatible

Une gestion transparente des bilans des sociétés est indispensable pour éviter spéculations et déroutes financières qui risquent de déstabiliser l'ensemble de l'économie, assurances sociales comprises.

De grandes sociétés américaines truquaient leurs comptes. C'est réconfortant. Car des fiduciaires de réputation mondiale les ont contrôlés et déclarés dignes d'être approuvés.

Mieux! Des sociétés de notation et d'innombrables analystes bancaires, des gérants de petites ou grandes fortunes, spécialistes qui savent lire entre les lignes d'un bilan, tous s'y sont laissé prendre.

Monsieur tout le monde, qui en matière de comptabilité, dite en langue ampoulée «gestion quantitative», en est resté au carnet de ménage, colonne des recettes colonne des dépenses. Ce qui ne l'empêche pas de donner décharge des comptes des nombreuses associations et sociétés dont il fait partie et de lire avec intérêt le bilan de son fonds de pension ou de sa banque cantonale. Monsieur «uomo qualunque» se sent un peu absous de son ignorance comptable, de cette langue pourtant universelle.

Le langage comptable

Car si la comptabilité est une méthode d'ordre et de communication, elle est aussi,

comme tout langage, une possibilité d'astuce et d'invention fructueuse ou trompeuse. Un investissement important, non immédiatement renouvelable, peut être activé au bilan et amorti selon un rythme sup-

Un resserment des règles comptables et des données à fournir obligatoirement et à rendre publiques assainirait le marché spéculatif.

portable par le budget de fonctionnement. Les cantons pratiquent de la sorte, considérant parfois comme investissements des dépenses quasi courantes et renouvelables à court terme. La Confédération, elle, ignore cette pratique. Cette simple divergence rend les comparaisons entre les comptes des collectivités publiques difficiles, et discutable l'application d'un frein à la dépense.

Evaluations des plus-values

Mais la question posée par l'actuel dégonflement boursier est de savoir comment a été appréciée et enregistrée par les sociétés privées la plus-value du portefeuille de leurs actions. Selon quelles règles ont-elles opéré: maintien d'une sous-évaluation prudente, virement à un fonds de réserve, enregistrement pur et simple?

La déconfiture d'un certain nombre de sociétés ou d'assurances démontre qu'elles ont

considéré comme un gain réel la plus-value de leur portefeuille, c'est-à-dire qu'elles ont gagé des prêts sur ces ressources nouvelles ou procédé à des achats, des échanges, etc., devenant ainsi déséquilibrées ou insolubles et subissant des pertes sévères au moment du reflux de la marée boursière.

Des comptabilités transparentes

Certes, il appartient d'abord aux autres agents économiques de faire une évaluation prudente avant de prêter la main à un montage fondé sur la plus-value boursière. Mais un resserment des règles comptables - et des données à fournir obligatoirement et à

rendre publiques - assainirait le marché spéculatif. Ce devait être le cas pour les assurances pratiquant la gestion de fonds du second pilier. Et on est là dans un domaine d'ores et déjà régulé par l'Etat.

Cependant de manière générale, les règles rendant visibles les réserves, pondérant la prise en compte des fluctuations boursières, renforçant les bilans consolidés et combattant l'effet diluant des sociétés écrans, tout ce dispositif de transparence, de lisibilité devrait être renforcé.

La leçon de la crise actuelle, pas seulement aux USA, concerne partout la rigueur comptable, légalement exigible. *ag*

Sponsors et gros lots

La correction boursière ne pousse pas les fondations ou les sociétés ou même les particuliers à la générosité et au mécénat. Les entreprises ont d'ores et déjà revu leur budget publicité et image. Certaines mettent en œuvre des réductions allant jusqu'à 40%. C'est un poste budgétaire aisément compressible. Inévitablement la presse écrite en souffre et en souffrira, mais aussi le sport et la culture.

Ceux qui prétendent, dans le sens du courant idéologique dominant, que le «privé» peut suppléer les collectivités publiques essouffées, trouvent dans les faits une réponse. Même si la majorité des sociétés considère que l'effet image obtenu par le soutien à la culture est plus porteur que la publicité directe par annonces, la réduction sera néanmoins drastique. Dans cette perspective, le soutien assuré des loteries cantonales, et plus particulièrement de la Loterie romande, est une garantie qui doit être défendue. *ag*

La voie lactée

La commercialisation du lait en poudre ou l'histoire à succès d'un entrepreneur valaisan dans le canton de Fribourg. Un livre en retrace le parcours: trajectoire exemplaire du développement économique en Suisse au XX^e siècle.

L'histoire économique est un territoire encore partiellement inexploré en Suisse, surtout pour les entreprises régionales qui ont parfois joué un rôle décisif dans le développement de leur coin de pays.

Le lait Guigoz est une marque mythique qui s'est répandue sur tous les continents dans la première moitié du XX^e siècle. Un livre publié par l'Université de Fribourg en retrace l'histoire. Les conditions d'apparition de l'entreprise sont passionnantes à observer et mettent à mal un certain nombre d'idées reçues. Nous avons du canton de Fribourg, autour de 1900, l'image d'une terre à l'écart, loin de la révolution industrielle.

En fait, une révolution agricole, silencieuse, s'y déroule. Entre 1870 et 1906 le nombre de bovins est multiplié par deux. La production de lait passe de 330 à plus de 1100 tonnes en trente ans. La productivité est en

forte augmentation. La production laitière augmente de 50%, pendant que le troupeau croît de 12,5% seulement. L'utilisation des excédents de lait commence à se poser. La première entreprise de lait condensé ouvre ses portes en 1872 suivie par les chocolateries. Le canton de Fribourg est le premier producteur suisse de chocolat en 1900. Cette industrie occupe 38% de la main d'œuvre industrielle du canton.

Maurice Guigoz est totalement étranger au milieu de l'agro-alimentaire. Après un apprentissage d'horloger, ce Valaisan né en 1868 ouvre un magasin à Monthey avant de créer une fabrique de pendules. Il achète l'hôtel du Grand Combin et s'occupe ensuite à Montreux d'un magasin de bicyclettes et de machines à coudre. Toujours à l'affût, il reprend en 1909 une petite fabrique de lait en poudre à Châtel-St-Denis qui exploite un brevet déposé à Bern en 1899 par un chimiste

belge. En fait, ce lait en poudre se conserve mal. Maurice Guigoz, avec l'aide de son fils et de deux ouvriers améliore le procédé, essentiellement en ralentissant la déshydratation sous vide et obtient un produit stable.

Le reste de l'histoire est connu. L'expansion est vite mondiale et comme il n'y a pas de place pour deux crocodiles dans la Veveyse, Nestlé finira par racheter Guigoz. Les surplus agricoles fribourgeois, et l'environnement suisse très orienté vers la technique, ont permis cette histoire à succès qui est une belle illustration du vrai rôle de l'entrepreneur qui prend des risques industriels et ne se contente pas de la spéculation à court terme. *jg*

Maryline Maillard, *Guigoz, les débuts d'une entreprise innovatrice dans l'industrie laitière*, Université de Fribourg, 2002.

Internet

Réseau sous observation

Un sommet mondial sur «La société de l'information» sera organisé à Genève en décembre 2003 sur l'initiative de l'UIT (Union internationale des télécommunications). Le sommet devrait être tripartite: Etats, secteur privé et ONG. L'association française IRIS (Imaginons un Réseau Internet Solidaire) est l'une de celles-ci. Certains pays, dont le Pakistan et la Chine, se montrent très réticents sur la participation active d'ONG à ce sommet et souhaitent cantonner la «société civile» sur les marges du

sommet. Celle-ci ne participe pas aux négociations sur les procédures et l'organisation des réunions. Une réunion préparatoire au début juillet a rendu les ONG plutôt perplexes. C'est ainsi que des entreprises pourront participer en tant que telles au sommet, ce qui n'est pas du tout dans les habitudes des Nations Unies qui a plutôt pour règle d'inviter les associations faitières. Les débats continuent, mais les ONG suisses en sont absentes. Le seul représentant de notre pays est *Swissmedia* qui est une association professionnelle

destinée à l'enseignement et à la promotion dans le domaine des médias électroniques.

Nous ne trouvons pas de voix contestataires et pour cause, il n'existe, en Suisse romande, rien d'équivalent à IRIS, pas de groupes d'observation et de suivi critique d'Internet, ce qui est assez singulier, vu notre tradition associative particulièrement vivace. La nouvelle économie s'est effondrée et le développement d'Internet semble dans une phase stationnaire. On en parle moins et le réseau des réseaux est devenu une affaire de

routine dont on ne parle plus guère si ce n'est dans le cadre de la lutte contre la pédophilie.

Internet continue à s'étendre sans bruit, son importance ne va pas diminuer, loin de là, et un regard helvétique affûté et distancé reste indispensable face aux pièges du réseau et aux risques d'atteintes à la liberté d'expression. Ami lecteur en manque de cause à défendre, n'attendez pas, le grain à moudre ne manque pas. *jg*

Site d'IRIS: www.iris.sgdg.org

Les partis sont mortels, pas les aspirations des hommes

René Longet
Conseiller administratif, Ville d'Onex-Genève

Tout devrait sourire aux socialistes européens et suisses. La guerre froide est finie avec ses camps bien tranchés et son effort militaire coûteux. La mondialisation économique illustre les limites autant du laisser-faire que du repli sur soi. La persistance d'énormes disparités dans le monde appelle une force de régulation humaniste et efficace. La notion des droits de l'homme est universellement reconnue comme objectif politique louable.

L'identité perdue

En Suisse, la situation est politiquement plus fluide que jamais. Le vote sur l'ONU montre l'évolution du rapport, toujours sensible, entre l'identité du pays et l'étranger. En matière de société et de modes de vie, la Suisse devient culturellement urbaine et rejoint le monde contemporain: les cloisonnements s'effritent ainsi que les références aux modèles anciens. Le pluralisme s'installe.

En France, après l'invocation par Jacques Chirac de la fracture sociale, c'est Jean-Pierre Raffarin, le premier ministre, qui se réclame du pays d'en bas. Chez nous, c'est Pascal Couchepin qui revendique pour lui de s'intéresser au sort des *working poor*.

Voilà la gauche dépossédée de ses propres dossiers, de ses propres mots, de ses propres combats! Et pendant ce temps, elle se cherche, se demande si elle doit être plutôt plus ou plutôt moins à gauche. Le vrai problème, pour le commun des mortels, c'est la notion même de

gauche qui n'est plus porteuse par elle-même.

Une éthique de gauche

Pourtant, il y a une continuité historique, à gauche: le souci du plus faible, le souci de l'équité sociale. Ce n'est pas l'assistance ou l'assurance tous risques. C'est un tissu social fait de droits et de devoirs, un échange constant où chacun doit trouver sa place, un rôle, du sens et un statut. C'est le souci de la dignité individuelle et de la cohérence collective. C'est fondamentalement une éthique, forte et exigeante.

La gauche d'aujourd'hui est-elle capable de synthétiser et de véhiculer ainsi en quelques mots ses valeurs? De faire vibrer des cœurs? Et, à l'abri souvent dans les beaux quartiers, sait-elle encore être à l'écoute des lieux où il fait moins bien vivre? Sait-elle parler à ceux qui ne partagent pas ses valeurs, qui, se sentant rejetés, expriment le besoin de rejeter à leur tour les autres, simplement pour se sentir exister?

Une gauche efficace commencerait par la base: l'éducation. C'est là que se construit la société de demain, pas seulement en termes de savoir, mais, principalement en termes de relations, d'intégration, de savoir-faire et de citoyenneté. Peu importe finalement les matières enseignées. Ce qui compte est l'expérience de vie. Et que l'on cesse d'enfermer ceux qui sont capables de transmettre ce savoir-faire et ce savoir-être dans un corporatisme étouffant et qui les étouffe les premiers.

Elle poursuivrait son action sur le terrain du quartier, un

quartier qui permette la mixité à tous les niveaux, où urbanisme et démocratie locale se donneraient la main - car toute concentration unilatérale est source de risques: de riches, de pauvres, de Suisses, d'étrangers, de requérants d'asile, de cadres... Elle redéfinirait le concept de santé et sa promotion, avant de perfectionner un système institutionnel de plus en plus coûteux et labyrinthique.

Elle repenserait le travail, comme un parcours de vie multiple et fait d'interactions. Elle lutterait contre les inégalités criantes, qui réservent à une minorité des salaires indécentes et aux autres des paies de misère pour des journées sans fin (sait-on assez que plus de la moitié des salariés ne sont pas au bénéfice d'une convention collective de travail?). Notamment pour les nombreuses femmes seules avec enfants. Elle s'inscrirait dans les exigences mondiales du développement durable, qui postulent que notre développement technique et énergétique, notre

consommation de ressources naturelles doivent se conformer aux besoins d'une humanité encore largement dans la misère et des générations à venir dont il faut préserver les droits. Cette exigence est forte et tout sauf littéraire. Elle postule des changements technologiques et de mentalité substantiels ainsi qu'une optimisation des ressources naturelles. Enfin, elle organiserait la pluralité des cultures dans le respect d'un code de cohabitation clair.

Cette gauche efficace existe bel et bien. Je prétends même qu'elle est potentiellement majoritaire au sein de la population. Il faudrait, juste, qu'elle s'affiche telle qu'en elle-même. Au PSS de relever le défi, qui est d'explicitier ses valeurs et d'illustrer ses visions. La présence active du PSS dans les médias cet été donne, dans ce sens, un signe fort. Les partis sont mortels - mais pas les aspirations des hommes, et celles-ci ont besoin de partis crédibles. Il serait bon que le PSS prenne ce chemin. ■

Risque du double non

Les milieux représentatifs de l'économie suisse, et une minorité significative du parti radical, préconisent le double non: non à la Fondation suisse solidaire et non à l'initiative de l'UDC.

Dans ce cas de figure, les chances du double non sont fortes. Et même paradoxalement plus le résultat sera serré, l'initiative et la Fondation approchant le 50%, plus il suffira d'une faible minorité pour faire refuser et l'une et l'autre.

C'est cet avantage arithmétique qui a poussé le législateur et le peuple à introduire le double oui, avec question subsidiaire. Mais en l'occurrence cette voie n'est pas utilisable. Le oui à la Fondation est le respect d'une promesse faite publiquement devant les Nations par le Conseil fédéral et le non à l'initiative est un refus sans concession tactique de la démagogie de l'UDC. ag

Une exposition à construire soi-même

Les travaux de Jean Piaget sur le développement de l'enfant inspirent une approche sensori-motrice de l'exposition nationale. Le plaisir et le sens surgissent des expériences concrètes vécues par les visiteurs.

Elle ne livre pas de message emballé, prêt-à-penser au prix d'une excursion familiale. Pas de dogme ni de perspective univoque: c'est le discours officiel. Le sens se construit, il est à construire. Et il sera pluriel, multiple, voire équivoque, sinon fictif. En revanche, Expo.02 offre les matériaux: l'environnement et les occasions de sa production. Chaque visiteur est appelé ainsi à agir concrètement sur les sites et les pavillons. Les maîtres mots sont ceux d'expérience, de sensualité, d'action. Dans un deuxième temps seulement, au fur et à mesure des visites, des interactions, des essais, il sera possible de façonner, sinon formuler, les émotions, les images, les réactions - d'approbation ou de rejet - suscitées par sa fréquentation.

Nouvelle DestiNation interroge le rôle de l'Etat sur l'Arteplage de Bienne. Un chapiteau gonflable, blanc, enveloppe une salle de sport boursouflée. Son architecture est déformée et irrégulière, matée par un souffle d'air climatisé. Les visiteurs, vous et moi, se promènent avec des écouteurs au fil des stations d'un gymkhana autant athlétique que civique. Textes et bruitages empruntés aux différentes disciplines sportives, évoquent le sens de l'action politique. A l'image d'atomes détachés, nous zigzaguons inertes, solitaires et muets. A la fin, une douche virtuelle emporte l'étourdissement.

Aua extrema est une piscine pour les eaux de Suisse orientale sur l'Arteplage de Neuchâtel. A pieds nus sur les galets et la brousse aquatique qui se déversent dans les mers et océans de la planète. Oui, les Alpes regorgent d'eau. Mais d'autres pays

souffrent de sécheresse et chaleur durables. Alors, tous dans un grand frigo givré où défilent les séquences brutales de l'aridité et de la soif. Bien sûr, on peut toucher: la glace et le sable. Loin de cet antre paradoxal, la vue panoramique du réseau de fleuves et rivières suisses soulage l'amertume de l'injustice: 1,4 milliard d'hommes sont toujours privés d'eau.

Wer bin ich? martèle le sens commun sur l'Arteplage d'Yverdon. Une motte de terre. Une fois à l'intérieur, l'obscurité enveloppe les corps. Un plan d'eau calme et des passerelles qui l'enjambent vers un berceau céleste: une myriade de niches où s'allonger et contempler le mouvement brownien - désordonné et continu - d'un écran multimedia - factice et luxuriant. Couché, j'observe le bouillon de sons et d'images au-dessus de ma tête. Miraculeusement, ma silhouette apparaît par intermittence. Et la question se répète affectueuse: qui suis-je?

Bref, il n'y a pas de savoir à transmettre, ex-cathedra. L'autorité et la hiérarchie sont abolies ou refoulées, suspendues en tout cas. L'égalité est de mise. Face à l'expérience tout est légitime, permis et tolérable. C'est le parcours accompli qui compte. La genèse du sens est l'objectif d'Expo.02, à l'image de l'épistémologie génétique de Jean Piaget. C'est-à-dire, la compréhension du développement des connaissances chez les êtres humains et, en premier lieu, chez l'enfant.

Selon la théorie piagétienne, le niveau sensori-moteur précède et conditionne l'essor de la pensée abstraite, affranchie du monde des actions et des objets.

L'exposition nationale nous plonge dans des univers sensoriels où la réalité matérielle est primordiale. L'investissement physique est décisif: toucher, sentir, écouter, goûter, regarder. Les sens sont excités de mille manières. En chair et en os. L'approche intellectuelle est mise en sourdine, reléguée à l'arrière de la scène. Ainsi qu'une passivité parfois scolaire. Forcément, le jeu domine la conception générale de l'exposition, dont l'art est une des manifestations. Garni d'amusement, de légèreté et d'insouciance. L'infantilisation, comme préalable, est souhaitée d'ailleurs. Se laisser aller, participer, ne pas se prendre la tête. La pensée et le langage viendront plus tard, après coup. C'est le pari d'Expo.02 à l'échelle du pays entier: stimuler l'intelligence et l'échange d'une expérience intime; d'abord concrète ensuite symbolique. Voilà pourquoi elle est génétique. Et pourquoi, il est inutile de s'attaquer à une hypothétique absence de contenu dans une forme séduisante mais vide.

En revanche, c'est la pertinence du parti pris sensori-moteur qu'il faut juger. Et son pouvoir de réponse aux tourments de l'âme suisse en quête d'identité(s). En d'autres termes, il faut décider si Expo.02 est un gigantesque parc d'attractions fermé sur lui-même, sans issues ou le laboratoire - la cuisine de Pipilotti Rist - d'une communauté ouverte qui se mesure à elle-même, entre enfance et âge adulte. *md*

Jean Piaget, *L'épistémologie génétique*, QJSJ, n.1399, PUF, 1979.

Privatiser la culture en Suisse: fantasme réactionnaire ou vision d'avenir ?

Olivier Moeschler
Sociologue, Université de Lausanne

La petite phrase de Christoph Blocher sur l'inutilité de l'aide étatique à la culture est passée presque inaperçue. Pourtant, il se pourrait qu'elle dépasse de loin les exotismes populistes auxquels le tribun zurichois nous a désormais habitués.

La pause estivale vient à point nommé: elle permet de revenir avec un peu de recul sur les événements qui, rapportés çà et là dans les médias, ont agité sinon l'opinion publique, du moins le monde helvétiquement tranquille de la culture et de la politique culturelle suisses.

Tout d'abord les faits – mais par où commencer? Début avril, dans un entretien accordé à *L'AGEFI*, Christoph Blocher préconise une coupe linéaire du budget de la Confédération de 20% au moins et s'attaque notamment aux dépenses culturelles de l'Etat: selon le Conseiller national agrarien, celles-ci devraient être «complètement supprimées» car «le secteur privé peut très bien s'en charger». Parue dans un quotidien économique francophone, la nouvelle ne fait pas grand bruit (une brève dans *Le Temps* du 5 avril 2002).

Deux mois plus tard, les Zurichois sont appelés à voter sur une rallonge du budget du Schauspielhaus, qui vient d'être élu «théâtre de l'année» de l'aire germanophone. La *Ligue des contribuables* de Zurich combat cette proposition sans mâcher ses mots, pourtant lourds d'histoire, allant jusqu'à qualifier la nouvelle ligne artistique sous Christoph Marthaler – louée pour son audace par la presse internationale – de «théâtre dé-

général». De justesse, les citoyens de la *Little Big City* refusent toutefois de suivre cette association très proche de l'UDC (*Le Temps* et *NZZ* du 3 juin 2002). Quelques jours après, on apprend que la section lucernoise de ce même parti s'acharne sur le Luzerner Theater: fustigeant ses productions «trop élitaires», les élus UDC locaux proposent notamment d'y éliminer la danse ou l'opéra pour sauver le FC Lucerne (*Le Temps* du 13 juin 2002).

Propos exceptionnels ou dérégulation en règle ?

On connaît les préférences des agrariens en ce qui concerne l'Etat, confiné à un rôle de pâle figurant, et l'on sait les goûts désespérément conservateurs de Blocher en matière culturelle. Certains indices laissent toutefois à penser que ces assauts répétés contre la culture, comme bien public, dépassent les limites étroites de l'UDC ou de leur cagnotte la plus médiatique.

Durant la crise économique des années nonantes avec ses rentrées étatiques drastiquement réduites, le mot d'ordre était, dans le domaine culturel comme ailleurs, de sauver les meubles. Certains ont profité de la brèche pour annoncer que l'ère du tout public dans le financement de la culture était révolue. Signe des temps, un colloque a été organisé à la fin de la décennie passée par l'Office fédéral de la culture, Pro Helvetia et la Migros. Sous le titre «Payante, la culture?», on y a notamment proposé des mesures de coordination et de coopération en matière culturelle, l'économie privée étant déjà décrite comme partenaire de plus

en plus incontournable. Puis l'année dernière se sont réunis à Montreux, pour la première fois autour d'un projet commun, collectivités publiques, fondations privées et autres sponsors ou mécènes; un «Forum Culture et Economie» a été créé, et l'on a ouvertement évoqué la diversification des sources de financement de la culture. En juin de cette année, coup de théâtre – c'était au tour d'*Economiesuisse*, l'ex-Vorort, de jouer les Blocher: la principale organisation patronale demandait une limitation des dépenses publiques et une dérégulation dans de nombreux domaines, préconisant même pour «culture et loisirs» une croissance négative...

De Blocher à Berlusconi, en passant par Baumol

Là encore, le recours à la générosité du privé était suggéré comme nouvelle voie royale. Pourtant, cela fait belle lurette que l'économiste Baumol a démontré, par la loi du même nom, que la plupart des productions culturelles ne sont pas rentables; au contraire, chaque représentation supplémentaire d'un opéra, par exemple, ne fait qu'augmenter les coûts déjà exorbitants, même s'il fait salle comble. Autre secret de polichinelle: il est bien connu que l'économie voit dans le *sponsoring* avant tout un moyen aussi prestigieux que ponctuel de redorer son blason. Enfin, et plus gravement, l'emprise du privé sur la culture peut amener un droit de regard accru de ce dernier sur les contenus et les formes soutenues, à mille lieues de la liberté et de l'autonomie artistiques qui caractérisent en général le finan-

cement public de la culture. On peut citer l'exemple des Etats-Unis, pays où l'aide à la culture est avant tout une affaire privée, et dans lequel certaines grandes institutions, principalement financées par des mécènes qui se retrouvent dans les organes de décision, souffrent d'une programmation nivelée qui évite comme la peste toute prise de risque artistique.

Mais nul besoin de chercher si loin: il suffit de lorgner chez nos voisins pour avoir une idée de ce que pourrait être la culture livrée au privé selon les vœux des populistes de droite. En France cette année, avant le deuxième tour des élections présidentielles, le Front national dénonçait vertement l'«art officiel» qui dominerait le pays; le parti de Le Pen préconisait de développer le mécénat culturel privé et proposait notamment au théâtre d'écarter «les staliniens, les tenants de l'absurde et les nihilistes de service tels Brecht, Kafka ou Beckett...» (*Le Monde* du 25 avril 2002).

Simple politique-fiction? En Italie, les milieux culturels sont en grand souci depuis l'arrivée au pouvoir du clan Berlusconi: après avoir traité le directeur d'un musée d'art contemporain d'«excrémentiel» et annoncé une privatisation des musées italiens, celui-ci vient de procéder à une mise au pas de plusieurs grandes manifestations culturelles du pays.

Et, toutes proportions gardées: n'est-ce pas en Suisse que d'aucuns ont rêvé d'une exposition nationale principalement financée par la générosité bienveillante du secteur privé, avec le succès que l'on sait? ■

Les vallées de Dieu

Un homme seul à vélo. Il traverse les Alpes. Jour après jour il raconte les paysages et les histoires qu'il rencontre sur sa route. Un récit à deux roues.

L'ombre noire se frotte à la montagne verte. Elle s'enroule comme un vieux store. Je regarde la montagne en face : elle est humide et fraîche. Mouillé, c'est la rosée, je plonge vers Aigle. Un ange passe ou le frémissement du dérailleur. Dans le silence pierreux des alpages et des vaches laiteuses. L'air piquant de l'aube remonte la vallée alors que je tombe à toute vitesse sur la plaine encore tiède. La nuit s'étire et disparaît. Bex, St-Triphon, puis St-Maurice. Je force le vent. La route est droite, indifférente. Je traverse les maisons et les places et les giratoires, par dizaines. Je fonce semblable à une lame aiguisée. Je tranche le Valais encore métaphysique. C'est-à-dire libre d'abricots et de raisin. Le vent en rajoute. Augmente sa ration. Il est têtu et vorace. Je vole et je rebondis contre la masse opaque du désert laineux qui siffle, crache, peste.

La Balmaz est un petit village frappé par les courants et les pressions atmosphériques. Plié, courbé, il gronde sa rogne. Lieu-dit sans frontières, ni habitants. Barrière imaginaire dressée contre la furie remuante. Impuissant, enfuit aux pieds de la montagne. Il dit son patronyme aux voitures en débandade, refoulées par l'autoroute, avant la célèbre Pisse Vache. Cascade d'eau enfantine. Regarde comme elle est belle !

Je remonte le Rhône. Goutte-à-goutte. Il coule naïf vers la mer, Marseille, le midi. Enfin le sud. Alors que l'Orient, c'est Brigue. Mais avant, voilà les

perspectives parallèles, géométriques coincées entre les peupliers et les sapins. Oui, le Valais est une pénitence, malgré le soleil. Son ciel bleu, bien sûr. Pourtant, comment se défaire de ce sentiment d'apocalypse: un pays en voie de disparition, voué à la contrition. Dieu agonisant, il faut prier, sacrer, et amen.

Mort de soif et de faim, je quitte la route cantonale. Trop laide. Elle est embrasée et infinie. Rarogne est un petit village écrasé contre le Lötschberg. Insignifiant et pâle. La poussière des alluvions tombe toujours. Grise et grise. Il y a un rocher. L'Eglise de St. Romanus se tient en équilibre. Pareille à un château Cathare. Intègre cependant. Je rentre. Je piétine comme une oie. L'enfer en fresque brûle les murs. Et mes yeux salés. Des foules d'hommes à poil; ils se livrent aux tourments de l'éternité. La croix afflige la nef et le croyant. Je sors et roule dans les cailloux blancs de l'après-midi.

Mund, imperceptible sur la carte routière, chante ses stigmates. Le crocus donne le seul safran de Suisse. Il en faut 120 pour un gramme. Je pédale.

Viège est en vue. La Migros domine la ville. Elle surveille le va et vient des touristes et des poids lourds lancés vers le Simplon. Elle est orange. Immense et multiple. Je veux dire totalitaire. J'achète un sandwich au jambon. Mou et fade. Une vieille dame s'inquiète. Elle sourit, me salue, sous le soleil morose qui cogne aujourd'hui.

Brigue est un mirage, mentionné pour la première fois en 1215. J'enjambe le Rhône jusqu'aux bouches du tunnel ferroviaire. Echappé au minage le 21 avril 1945. L'explosif, abandonné par les troupes allemandes, détournées par un douanier à la solde du contre-espionnage suisse et par un employé des CFF, est saisi et neutralisé par les partisans italiens de la division Garibaldi surgissant de la vallée d'Ossola, si littéraire.

La vallée de Conches, à son tour, s'élève au rythme des églises diaphanes, autant de petits pains sur la voie des Alpes. Œuvres de Dieu et des hommes, météorites célestes, boîtes à prières et à transfigurations pour l'amour du seigneur. Je remonte le temps et la pente. Fils d'un ex-voto. Mais je peine. Les tournants saccagent la roche et l'entendement. La modernité rattrape le surnaturel. Riederalp, Bettmeralp, Fiesch déroulent leurs remontées mécaniques. Boulonnées au ciel. Quarante francs simple course. Le glacier de l'Aletsch est au bout: patrimoine de l'humanité et des Valaisans. J'observe la lave congelée qui ondoie sous le poids stupide de l'époque. Elle est sauvage et bureaucratique.

Un panneau me rappelle la patrie de Cäsar Ritz. Patron d'hôtels et d'âmes errantes. Je souris buvant ma sueur. Je pousse et grimpe. La vallée s'écarte; m'accueille sans fards. Elle est généreuse. Le parfum chrétien et

baroque de son architecture me rappelle les croisades. Je vois des chevaliers d'un côté et des fantassins de l'autre. Brillants et vains. J'aime les armées en déroute. Fourmillantes et tyranniques, occupant la terre et les sentiments. C'est ainsi que j'imagine les batailles et les retraites. La vallée de Conches appelle *Guerre et paix*, *Anna Karenina*, *Les âmes mortes*: un rien slave.

Il faut se souvenir que l'on pratique l'agriculture à plus de 1300 mètres d'altitude et qu'en raison des partages successoraux les champs de pommes de terre et de seigle étaient si petits qu'ils engendraient, autrefois, famines et disputes. Maintenant ce sont les caravanes des Hollandais et des Belges égarés qui alimentent la région. Le principe de réalité efface Saint Georges, le dragon et la princesse. Le train siffle trois fois, frère du coq. Rouge de honte, il brime la solitude du cycliste mélancolique. C'est le Glacier-Express. Depuis 1930, il catapulte passagers et flâneurs par-dessus la Furka et les décombres du glacier du Rhône désormais trop chaud. Négligé et oxydé. Je salue avec ma petite main anémique.

Münster est mon gîte. Fin de l'étape. Ste-Marie, l'église immaculée et folklorique, enfle au milieu du village avec ses statues en bois colorié: je l'implore avant mon *Rivella*. *md*

Etape du jour: Les Mosses - Münster, 170 kilomètres, 710 mètres de dénivellation.



La peinture de Stéphane Zaech

Dans son édition du 13 août, *24 heures* publiait un article de Françoise Jaunin relatant le retour de la peinture dans les expositions d'art contemporain, qu'elle soupçonne de marketing opportuniste, que ce soit dans les vastes et intimidantes galeries de Chelsea à New York, dans les musées bâlois (*Painting on the move*) ou à Paris, avec la rétrospective consacrée à Georges Mathieu au Musée du Jeu de Paume. On assisterait même, avec «Chers peintres...» à Beaubourg, au retour de la peinture figurative. Cela me paraissait déjà visible à New York en 2000 lorsque le musée Whitney, avec le concours de la galerie Robert Miller, rassemblait les héroïques portraits qu'Alice Neel a peints au cours des années 1960-1980 dans son appartement du *Upper West Side*, alors que *down-town*, le pop art et l'art conceptuel, parmi d'autres éclatements, entamaient leur conquête joyeuse du marché. Il est intéressant de noter qu'en Romandie, qua-

rante années plus tard, on persiste à accorder à ces mouvances une visibilité d'avant-garde: l'exposition du Musée cantonal des beaux-arts, *Inside the Sixties*, atteste d'une attitude locale quelque peu ambiguë vis-à-vis de l'art contemporain, où se mêlent nostalgie de cette époque et désir conservateur de figer les avant-gardes. Force est de constater que chez nous, en ces années d'exposition nationale, de vidéo-hégémonie et de glamour conceptuel, les peintres figuratifs sont poliment boudés

par les offices de la culture fédérale.

N'en déplaise aux rassembleurs de botte-culs façon designer, la rétrospective que l'Espace culturel d'Assens consacre à Stéphane Zaech, artiste établi dans l'Est vaudois, nous montre... de la peinture. Et de quelle superbe facture! Ce sont surtout des toiles de grand format que propose cette exposition. On y trouve des *Suzanne au bain*, des *Barques*, des *Peintre et modèle*, sujets certes classiques, mais traités avec une finesse exemplaire.

S'il avoue s'intéresser à l'œuvre de Velazquez, s'il confesse l'influence de Picasso (avec qui il partage cette manie d'inscrire au dos des toiles les jours de travail consacrés), Zaech est un adepte serein des maîtres anciens, Chinois notamment, ceux de l'époque où peinture et écriture se pratiquaient avec le même outil: le pinceau. Peut-être est-ce d'ailleurs lui, le pinceau, dont il faudrait, en suivant le travail patient et méticuleux de Zaech, fêter le retour. Je pense au vieux mais toujours vigoureux norvégien Odd Nerdrum, qui déclarait vouloir peindre comme Rembrandt ou ne pas peindre du tout. Sans pousser l'ambition vers de pareils extrémismes, il serait agréable que cessent ces innombrables tentatives juvéniles, au nom de la tendance, d'écarter du travail de peintre les pinceaux, le chevalet, le châssis, la toile, la peinture elle-même.

Stéphane Zaech est le véritable artiste contemporain.

Christian Pellet

A l'occasion de cette exposition, les éditions *art & fiction*, spécialisées dans les livres de peintres, publient deux ouvrages sur Stéphane Zaech: un catalogue - *Document 1* - des peintures récentes, avec un texte de la romancière Pascale Kramer, des photographies d'Olivier Christinat et un entretien avec le peintre; *Natchez*, sorte de brève théorie de la peinture - ornée de tampons originaux de l'artiste - sous forme de correspondance adressée à son bouledogue anglais.

Stéphane Zaech, peintures, Espace culturel Assens, du 24 août au 7 octobre 2002.

Les éditions *art & fiction* organisent une lecture publique des textes parus cette année, vendredi 6 septembre 2002 à 18h30 à la Folie Voltaire dans le parc de Mon-Repos à Lausanne.

Editions *art & fiction*, rue Voltaire 5, 1006 Lausanne.

✂

Domaine Public

Abonnement (papier) : 100 frs (60 fr. étudiant/apprenti)

Abonnement (e-mail) : 80 frs (60 fr. étudiant/apprenti)

Abo (papier et e-mail) : 100 frs (60 fr. étudiant/apprenti)

Abonnement à l'essai : un mois gratuit

Je souhaite m'abonner à DP pendant une année au prix de frs

Je souhaite recevoir DP gratuitement à l'essai pendant un mois

Nom, prénom: _____

Adresse: _____

Localité: _____

Adresse e-mail (si nécessaire): _____

domainepublic.ch

Coupon à retourner à: Domaine Public, case postale 2612, 1002 Lausanne

IMPRESSUM

Rédacteur responsable:
Jean-Daniel Delley (jd)

Rédaction:
Marco Danesi (md)

Ont collaboré à ce numéro:

André Gavillet (ag)

Jacques Guyaz (jg)

Yvette Jaggi (yj)

René Longét

Christian Pellet

Forum

Olivier Moeschler

Composition et maquette:

Allegra Chapuis

Marco Danesi

Responsable administrative:

Isabelle Gavric-Chapuisat

Impression:

Rückstuhl SA, Renens

Administration, rédaction:

Saint-Pierre 1, cp 2612

1002 Lausanne

Téléphone: 021/312 69 10

Télécopie: 021/312 80 40

E-mail: domaine.public@span.ch

CCP: 10-15527-9

www.domainepublic.ch